



Conférence

LA VIE MONDAINE ET INTELLECTUELLE A HYERES A LA BELLE-EPOQUE

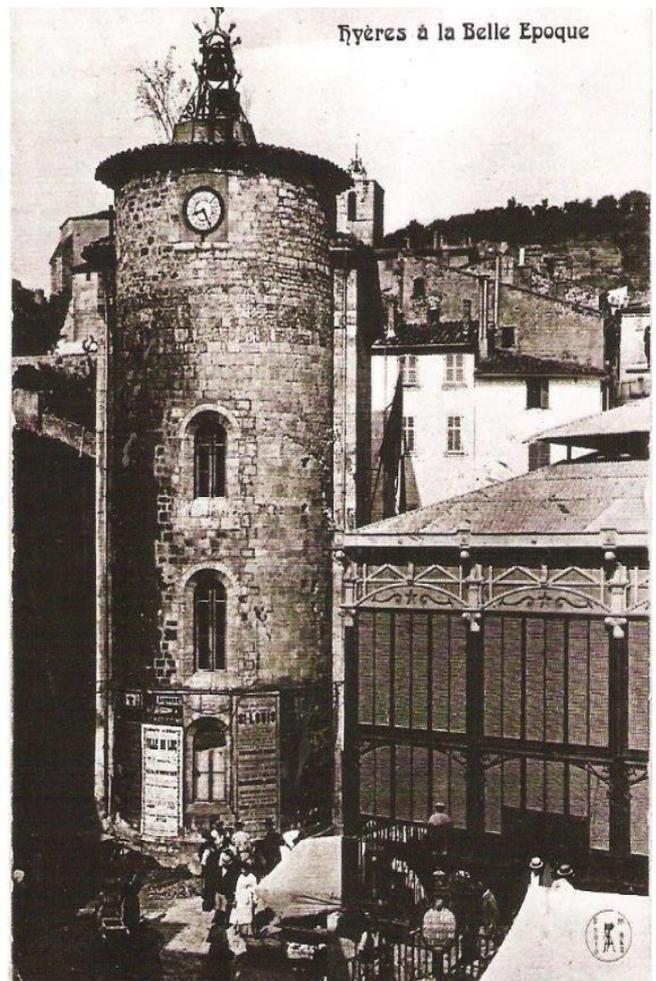
par Yohan MARQUES

mardi 25 février 2014

Compte-rendu par le conférencier, illustration et mise en page de Michel Régniers

Société Hyéroise d'Histoire et d' Archéologie

La Belle-Epoque est cette période de l'histoire contemporaine qui s'étend approximativement des années 1870-1880 à la date-couperet du 2 Août 1914, veille du déclenchement de la première guerre mondiale. L'emploi de cette expression a bel et bien été utilisé à posteriori pour qualifier les jours heureux et insoucians à jamais disparus. Néanmoins, et au-delà de cet aspect subjectif, il est possible d'affirmer de manière objective qu'il y a eu durant cette période une incontestable prospérité économique en France et dans toute l'Europe, prospérité marquée notamment par la stabilité du franc, une capacité d'épargne relativement importante, un développement industriel qui a permis de juteux investissements dans l'immobilier et en bourse.



Dans ce contexte, on a toute une société d'aristocrates, propriétaires terriens pour la plupart, et de financiers qui cueillent les fruits de la prospérité. Ils ne craignent d'ailleurs pas d'étaler leur richesse, reflet de leur réussite, qui s'incarne dans la possibilité que l'on a d'être un hivernant, c'est à dire de choisir pendant plusieurs mois dans l'année, surtout d'Octobre à Mai, un lieu de villégiature privilégiée.

Hyères a bel et bien été partie prenante de ce mouvement, ce, grâce à d'incontestables atouts naturels, au premier rang desquels on trouve le climat, dont la clémence attire dans un premier temps les malades, par ailleurs attirés par une végétation caractéristique et un décor dépayçant, qui évoquent sur un mode fantasmatique la Grèce Antique chère au Romantisme de la première moitié du XIXème siècle. De plus, durant cette période antérieure à la Belle-Epoque, Hyères bénéficie d'un avantage concurrentiel certain vis-à-vis des autres stations du littoral Méditerranéen, grâce à son accessibilité, facilitée par le développement du chemin de fer jusqu'à Toulon, mettant ainsi la cité des Palmiers à une vingtaine de kilomètres seulement d'un port de guerre important et éminemment stratégique. Ce bel atout sera perdu lorsque Nice, alors Sarde et devenue française en 1860, sera en 1872 directement reliée via le rail à la capitale, le tracé contournant Hyères par le Massif des Maures, laissant ainsi la ville à 8 kms au Sud-Est.

Aux atouts naturels de la ville, il fallait associer une volonté politique pour apporter au cadre de la vie mondaine l'urbanisme caractéristique du tourisme d'hiver. Il fallut qu'il y ait à Hyères des gens qui avaient une vision, tout en ayant les moyens de la concrétiser.



Avenue Alphonse Denis



Jardin Alphonse Denis

Parmi eux, Alphonse Denis est considéré comme le principal initiateur du Tourisme d'hiver. Ce grand bourgeois parisien élu maire de la ville de 1830 à 1848 entreprit une vaste opération de séduction vis-à-vis des touristes. C'est ainsi que sous son égide des efforts furent faits dans la propreté et l'éclairage des rues et que des hôtels et appartements à louer furent construits. Celui que l'on surnommait, par ailleurs, "L'étranger" ne manqua pas durant la période de stigmatiser l'inertie de la population et les querelles de personnes au sein de la municipalité qui entravaient, à ses yeux, le développement du tourisme hivernal en tant qu'activité locale à part entière.

Alexis Godillot



Un peu plus tard, c'est Alexis Godillot, grand industriel de la capitale, qui s'impose comme le grand bâtisseur du Hyères touristique : durant la décennie 1880, il achète Le grand hôtel des Iles d'or, qui avait été construit en 1851, ainsi que tous les terrains extra-muros de la colline. Il y trace des avenues, installe des jardins, plante des palmiers, construit des villas. Cet entrepreneur infatigable va ainsi réunir à Hyères un patrimoine immobilier colossal .

D'ailleurs, c'est toute la ville qui connaît des années 1850 jusqu'à l'aube des années 1880, une frénésie de constructions liée à la nécessité d'assurer à la colonie hivernante des logements de qualité face à la concurrence de plus en plus redoutable des rivales des Alpes-Maritimes. On recense ainsi à la veille de la guerre, trente-deux hôtels et pensions et plus de cinq mille chambres qui ont en commun de bénéficier de tout le confort moderne de l'époque, de se trouver au milieu des pins et de jouir d'un panorama splendide face à la mer.



Avenue des palmiers



Parmi les fleurons de l'hôtellerie hyéroise de la période, se distinguent notamment, hormis le grand hôtel des Iles d'Or, le très "anglais" Hôtel des Palmiers, le bien plus germanique Golf-Hôtel, le Park Hôtel, Les grands hôtels de l'Ermitage, d'Albion et de Costebelle, situés sur le versant sud de la colline du même nom et qui sont tous propriété d'Alexandre Peyron...



16 HYÈRES. — Hôtels de l'Hermitage et Costebelle. — LL.

Hôtels de L'Hermitage et Costebelle

Parallèlement à l'initiative de promoteurs privés, quelques unes des municipalités de la période ont également décidé de mener une politique active, car conscientes des atouts

économiques liés à l'industrie du tourisme qui permet au commerce de détail de tourner à plein régime durant l'hiver et qui, d'autre part, amène la création de nombreux emplois. Ainsi, à côté de quelques hivernants fortunés, des notables locaux ont également participé d'une vision moderne de la ville, active et cosmopolite, se retrouvant ainsi en opposition frontale face au conservatisme ambiant, par lequel une large frange de la population (80% des hyérois font partie du monde agricole) reste convaincue que la seule richesse qui vaille est celle que l'on retire de la terre. Cette confrontation entre deux visions de l'avenir va pourrir toute la période et sera symbolisée par "L'affaire du Casino" qui va défrayer la chronique locale durant une quarantaine d'années, de 1863 à décembre 1902, date de l'ouverture tardive de l'établissement, après de multiples péripéties.

Néanmoins, bien que passablement entravée, la marche vers une nouvelle économie a pu se faire, grâce notamment à la mise en place d'outils promotionnels aux formes variées : réclames dans des guides internationaux, création d'un comité des fêtes et de publicité, articles vantant les mérites de Hyères dans des journaux parisiens et anglo-saxons, sans oublier l'incroyable impact qu'a eu le séjour de la reine Victoria à Hyères au mois de Mars et Avril 1892 qui a focalisé l'attention des journaux du monde entier.

D'ailleurs, si parmi la population des hivernants, on compte une majorité de français, force est de constater que le poids de la colonie britannique se fera de plus en plus important tout au long de la période, comme l'attestent la création d'un "Anglo-French College" en 1888, la présence en ville de médecins anglais, d'une banque anglaise et d'un "English Reading-Room".

Une grande partie de l'emploi du temps de l'hivernant en villégiature à Hyères est consacrée aux promenades, la diversité des paysages constituant un atout de premier ordre, lesquelles escapades donnant souvent lieu par ailleurs à des pique-niques au grand air. Au premier rang des activités culturelles, les bonnes œuvres constituent un moyen de manifester tout à la fois sa richesse et sa générosité dans le cadre de nombreuses manifestations organisées au profit des pauvres et des indigents. Le plus souvent, ces dernières sont organisées par de riches anglaises, dans un mélange de compassion et de religiosité. De même, l'exercice du culte tient une place importante dans la vie sociale d'une aristocratie imprégnée, par sa nature même, d'un très fort sentiment religieux. C'est ainsi que l'on note à l'époque la présence de 3 églises anglicanes.



Eglise Anglicane

Les hivernants partagent les mêmes valeurs. Ils constituent une minorité ultra-privilegiée dont les membres se fréquentent, un microcosme qui effectue durant l'hiver un incessant va-et-vient marqué par l'idée qu'il est de bon ton d'être vu chez l'un ou chez l'autre. Dans le même ordre d'idées, de nombreux cercles voient le jour durant la période, lesquels ont tous le même mode

d'organisation : une carte de membre adhérent donne accès à un salon et à des salles de jeux, dans lesquels on échange idées et points de vue, à l'exclusion notable de ceux qui ont trait à la politique, ce, afin de ne pas briser l'harmonie entre les membres du cercle.

Parmi les manifestations artistiques qui sont organisées, les concerts de musique prennent des formes variées : c'est ainsi que le 21^{ème} régiment d'infanterie coloniale donne sur la place de la rade et des palmiers deux concerts par semaine, tandis que des thés-concerts sont organisés dans les grands hôtels et à des jours différents. L'Harmonie Municipale exécute, quant à elle, des musiques militaires ou les derniers refrains en vogue à l'ombre de la place des Recollets, tandis que des concerts de prestige sont également organisés par certains privés fortunés dans leur villa.



Théâtre Denis

Néanmoins, la première activité culturelle de la ville semble être le théâtre où l'on se rend en grandes toilettes afin d'applaudir les grands classiques ou les dernières pièces en vogue dans les grands établissements parisiens. Les représentations se déroulent dans l'enceinte du théâtre municipal, construit en 1834 par Alphonse Denis sur un terrain lui appartenant. Si l'établissement peine à être rentable, il fonctionnera néanmoins jusqu'en 1903, moment à partir duquel le casino nouvellement construit prendra le relais des représentations théâtrales. Enfin, c'est à la même période que se répand à Hyères la vague du cinématographe dans l'enceinte de l'Eden-Casino.

Les défilés, corsos carnavalesques et autres batailles de fleurs sont des manifestations de rue qui permettent non seulement de se montrer, mais également de manifester son statut élevé dans la hiérarchie sociale. C'est ainsi que l'on se doit de rivaliser d'imagination dans l'élaboration des costumes, tandis que les chars doivent témoigner de la richesse et de la puissance de ceux qui ont contribué à leur création.

A partir de Décembre 1902, Le Grand Casino enfin sorti de terre va devenir le cœur de la vie mondaine, concentrant dans ses murs presque toute l'activité mondaine et artistique du pays hyérois : concerts, grandes soirées de gala, pièces de théâtre... L'activité y est extrêmement soutenue.



Casino de Hyères

Les hivernants présents à Hyères ont également la possibilité de s'adonner à des activités sportives. Ils bénéficient ainsi de deux terrains de golf, ainsi que de nombreux courts de tennis construits dans l'enceinte des hôtels, ainsi que dans le parc attenant au Grand Casino. Par ailleurs, dans les années 1900, la ville participe de l'engouement naissant pour le cyclisme : les courses organisées au vélodrome de La Lazarine attirent ainsi une foule énorme. C'est durant cette période que se déroulent également les premières régates, tandis que les premiers meetings aériens organisés au Palyvestre en 1910 et 1911 marquent un essor multiforme et enthousiaste de l'aviation. Cependant, la grande manifestation sportive du pays hyérois est la série de courses hippiques qui ont lieu chaque année à Pâques dans l'hippodrome de la plage inauguré en 1877.

Lorsqu'il s'agit d'évoquer les différents aspects de la vie mondaine à Hyères à la Belle-Epoque, difficile de passer sous silence les excentricités, hypocrisies et snobismes d'une société dont la richesse matérielle est souvent inversement proportionnelle à l'élévation morale. Ainsi, les affaires d'adultère dans une population d'hivernants où se mêlent célibataires séducteurs, demi-mondaines et personnes mariées venues seules alimentent en toute certitude cancans et rumeurs, même si la chronique locale de l'époque reste étonnement discrète sur le sujet. Néanmoins, des documents écrits par la reine Emma des Pays-Bas, ainsi que par George Sand lors de son bref passage à Hyères semblent bel et bien attester que les jalousies, intrigues et autres hypocrisies sont le lot quotidien de la vie mondaine.

Le séjour bien connu de la reine Victoria qui a résidé à Costebelle, à l'hôtel d'Albion du 21 Mars au 25 Avril 1892 peut être considéré comme l'apogée et la consécration de la station varoise.



Reine Victoria

Sortant de deux deuils successifs, la souveraine était venue à Hyères essentiellement pour y trouver du repos. C'est ainsi qu'elle occupe l'essentiel de ses journées à des promenades, à la découverte des merveilles du pays hyérois, visitant par ailleurs des établissements horticoles, sacrifiant au culte anglican en se rendant à l'office dominical, accordant quelques audiences à quelques membres éminents de la notabilité locale, fêtant le 34ème anniversaire de sa fille cadette Béatrice qui l'a accompagnée. A la fin de son séjour, Victoria tint à sacrifier, comme il se doit, aux bonnes œuvres en effectuant des dons aux nécessiteux et indigents de la ville. La Reine, de son propre aveu, gardera un très bon souvenir de son séjour à Hyères. Néanmoins,

elle ne reviendra plus, préférant dans les années qui vont suivre et à l'image de son fils et successeur Edouard VII les stations des Alpes-Maritimes.

En fin de compte, le séjour de Victoria à Hyères peut être vu comme une parenthèse enchantée qui a masqué momentanément le déclin irréversible d'une station hivernale un peu passée de mode et ainsi, reléguée au second plan.

Ceux des hivernants qui puisaient dans leur imagination et leur inspiration le fruit de leur travail représentent seulement 1% du total. C'est pour cette raison que citer des hivernants de marque qui ont écrit sur Hyères des pages élogieuses, ou même peu flatteuses, n'est pas tâche facile. Néanmoins, et en dépit d'informations souvent fragmentaires, on peut sans peine affirmer que la ville a de manière effective un rôle inspirateur, notamment pour ceux qui ont été fascinés par les Iles d'Or, particulièrement propices dans l'imaginaire romantique à l'exaltation des sens. Ainsi, dans "Jean d'Agrève" écrit en 1906 par le Vicomte Eugène Melchior de Vogüé, Port-Cros est assimilé à un organisme vivant et passionné qui réagit en pendant des sentiments éprouvés par deux amants : un processus de personnification que l'on retrouve, par ailleurs, dans l'ouvrage de Henry Bordeaux "La fée de Port-Cros". En dehors des Iles d'Or, les sites hyérois n'ont par contre souvent donné lieu qu'à quelques phrases jetées sur le papier, égarées au milieu des souvenirs ou illustrant des thèmes plus généraux, même si elles dénotent une vision sublimée de Hyères, assimilée à la Grèce, noble et antique. Cette vision est d'ailleurs portée par celui qui est considéré comme le chef de file de la communauté artistique et intellectuelle de Hyères : Paul Bourget, écrivain-académicien qui écrira la plus grande partie de son œuvre dans sa résidence de Costebelle, "Le Plantier", qui reçoit par ailleurs la visite de quelques-uns des plus éminents intellectuels de l'époque, de Maurice Barres à Edith Wharton, en passant par Henry James.

Si Bourget n'a jamais cessé de donner une dimension mythique au pays hyérois en le comparant en permanence à la Grèce et à l'Italie aux temps glorieux de l'Antiquité, d'autres, par ailleurs, et non des moindres, ont marqué leur différence en exprimant des sentiments extrêmement contrastés. Ainsi, pour Léon Tolstoï, Hyères incarnera à jamais la douleur de la disparition de son frère adoré, le regard dévastateur de George Sand s'attaquera à l'hypocrisie ambiante et aux conventions superfétatoires. Enfin, Robert Louis Stevenson, alcoolique et souffreteux restera reclus dans sa location, indifférent aux charmes du pays "où fleurit l'oranger".



Paul Bourget

En conclusion, lorsque la "Belle-Epoque" prendra brutalement fin en Août 1914 pour laisser la place à quatre ans d'horreur, la blessure sera telle que tout retour à un passé prospère et insouciant s'avérera impossible : les hivernants ne reviendront pas, les hôtels seront progressivement transformés en immeubles de rapport, vendus en copropriétés ou rachetés par l'état, surtout pendant la grande crise économique qui s'enlise en France dans le courant des années 30. C'est un autre tourisme, populaire et estival, qui prendra le relais.

Dans ce cadre général, force est de constater que Hyères n'a pas attendu la guerre pour décliner. Ainsi, dès 1867, la ville a perdu la bataille du chemin de fer au profit de Nice, anciennement Sarde et française depuis 1860, manquant ainsi de ce puissant levier qu'a constitué pour la Côte d'Azur la desserte ferroviaire directe. Par ailleurs, on peut déplorer l'immobilisme d'une société agricole sclérosée en marge de laquelle venait vivre saisonnièrement une population aristocratique aux valeurs et aux aspirations diamétralement opposées. En fin de compte, on a bel et bien assisté au développement d'une structure de type "colonial" où les colonisateurs n'ont pas été assez nombreux pour diriger les affaires de la ville. Ainsi, si on peut dire que Nice a eu pour se rénover la gare et le maire, Hyères n'a eu, de son côté, ni l'un ni l'autre. Enfin, l'équipement hôtelier hyérois connaîtra un vieillissement prématuré du fait de son éloignement par rapport à la mer, devenue à la mode durant la période.